

tionné à la condition de ces classes, ou à l'influence qu'elles doivent exercer. — Chez le peuple, d'abord, et dans le monde des ouvriers et des travailleurs, que de préjugés! que d'idées fausses! quel langage et quelle logique! Là, le bon sens, éclairé par la foi, pourrait suppléer à la science. Mais on s'est plu à altérer le bon sens populaire. On a détourné de leur sens les mots de liberté, de fraternité, d'indépendance, dont on a fatigué les oreilles du peuple, pour ensuite lui casser les bras. L'on dirait qu'une montagne de préjugés a fait avalanche sur ce pauvre peuple. Pour l'en dégager et pour le sauver, il faut recourir à l'instruction chrétienne. Celle-ci lui fera comprendre comment son pénible travail est la loi de son existence et la condition de son mérite, en même temps qu'elle lui fera lever les yeux et mettre tout son espoir en celui, qui, *pour nous s'est fait pauvre*, et qui a donné pour caractère de sa miséricorde divine, *l'évangélisation des pauvres* ! — Si maintenant on s'élève vers les classes aisées et dirigeantes, trouvera-t-on que celles-ci regardent comme un devoir essentiel l'étude de la science sacrée? Qu'a-t-on appris, en fait de religion, depuis qu'on a quitté le collège ou le pensionnat pour entrer dans la vie ? On est devenu, selon le monde, homme parfait ou femme distinguée. — Mais selon Dieu on n'est bien souvent rien qu'un enfant. On a pu acquérir des notions innombrables; on n'a nullement enraciné ses principes religieux. Et c'est là, comme dit Mgr Gay, un grand malheur. Le développement chrétien n'a pas suivi le développement naturel, et lorsque entre l'un et l'autre la disproportion s'accuse trop forte, il arrive souvent que semblable à une barque inégalement chargée, l'esprit humain chavire et s'engloutit. Ne disons pas qu'on n'a pas le temps d'étudier la religion. On trouve bien le temps de lire quantité de journaux et de romans, de suivre théâtres et concerts, et l'on ne trouverait pas chaque jour cinq minutes à consacrer à une lecture sérieuse et